



Patrick Folléa

Seydou

Patrick Folléa

Seydou

© Patrick Folléa, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5629-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Michèle

Il y a souvent plus de choses naufragées au fond d'une âme
qu'au fond de la mer

Victor Hugo (*Moi, l'amour, la femme*)

Ils approchent de la gare, on dirait. Les roues grincent, frottent les rails, cherchent leur chemin. Adossé à la porte des toilettes, sur la plate-forme instable, Seydou sent le train se tordre sous lui dans un grand crissement d'aigus et de cognements sourds. Il a faim. Parfois, les secouements sont si forts que son dos s'écarte de la paroi et qu'il doit se tenir pour ne pas tomber, comme s'il était ivre.

Comme s'il tanguait, aurait dit le vieux.

Tanguer, au vieux, c'était son mot préféré. Il disait souvent : le bateau tanguer. Parfois aussi, quand la mer venait par l'autre côté, il disait : roule, le bateau roule. Tanguer ou rouler, quelle différence ? Seydou a beau chercher, il ne trouve pas. Faut dire que cette histoire de bateau c'était il y a longtemps, avant l'Italie, une vraie éternité ! Même le visage du vieux, il l'a oublié, alors... Tout juste il se rappelle ses mains, des mains creusées par le sel comme la peau d'un éléphant. Mais ça aussi, ses mains, c'était avant.

Avant le jour où il est parti. Ce jour-là, la mer était plate comme si on avait versé de l'huile dessus, le vieux a dit : On est trop chargé. Il a ajouté : Si on continue comme ça, c'est sûr, on va couler. Ces mots, il aurait pas dû les dire, jamais. Mais c'était trop tard. Les autres l'ont regardé, ils ont chuchoté longtemps puis ils l'ont regardé encore : Vas-y maintenant, ils ont dit, vas-y tout de suite. Ce jour-là on voyait plus la côte, la mer était bleue et des millions d'éclats de soleil dansaient sur les vagues comme les étincelles du feu. Le vieux a souri et il a répondu : Un moment je vous prie, il a sorti de sa poche un vieux rasoir et il s'est rasé bien proprement, devant tout le monde qui regardait et quand il a eu fini il s'est levé, il s'est assis sur le bord du zodiac, il a replié ses jambes et hop, dans un grand bruit de mouettes, il a disparu.

La mer l'a avalé comme une pierre.

Le vieux, c'était le premier. Plus tard ils en ont jeté trois autres, des vieux comme lui. À la fin, le bateau allait mieux, il était plus léger.

C'est comme ça qu'ils ont fait, je te jure.

PREMIER JOUR

1

La tête de Seydou lui tourne, avec son ventre vide et ces grands à-coups du train c'est normal, faut pas s'inquiéter.

Faut pas s'inquiéter, c'est ça qu'aurait dit Malika, exactement ça. Elle est optimiste, Malika, c'est sa nature. Elle dit : pas de souci ! Les choses s'arrangent toujours avec le temps.

Seydou pense au vieux, à pourquoi il a sauté sans qu'on le force, tout seul. Peut-être qu'il était d'accord, au fond. Peut-être qu'il savait qu'il avait raison, que le bateau était trop lourd, qu'il fallait faire quelque chose. Peut-être qu'il s'est fait couler exprès.

Sauver les autres, si ça se trouve, c'était son idée.

Il ouvre son sac, pour voir. Il n'a rien à manger mais il regarde quand même. Chercher, ça occupe. Son bout de sandwich qui restait, il l'a mangé jusqu'à la dernière miette hier soir. Pas grave, il est tellement heureux ! Il aimerait partager sa joie, hurler qu'il est content d'être dans ce train pour Paris, la capitale de la France, tellement content que non, pas grave qu'il ait faim, pas grave du tout, mais il n'ose pas, les gens autour de lui sont tellement occupés, comment faire ? Un jour, au bord du fleuve, il a vu une forêt morte. Les arbres étaient muets, ils se parlaient plus, ils sortaient de l'eau tout raides et leur écorce était blanche et dure comme la pierre. Ici, dans ce train, c'est pareil. Les gens se parlent pas, ils sont dans leurs affaires, chacun pour soi.

Ils ont des smartphones qui les éclairent par en-dessous, ça leur fait des têtes de revenants.

Seydou aimerait bien en avoir un aussi, de smartphone, un perfectionné, un qui fait des photos. Quand il aura du travail, c'est la première chose qu'il fera : s'acheter un smartphone. Le plus beau. Qui fait des vidéos et de la musique. Avec un grand écran et une coque, pour pas qu'il s'abîme.

Il sait déjà lequel, il a déjà choisi.

Les gens referment leurs manteaux, l'homme devant lui met son chapeau. Seydou a compris : on arrive. Les trajets c'est toujours pareil. Les habitués, ceux qui connaissent, ils bougent avant les autres. Le train s'agite, fait son serpent, glisse un instant sur son ventre, enfle le quai tout doucement puis sans prévenir, sans rien dire, s'arrête. On ouvre la porte. Une grande froidure entre dans le wagon. L'homme au chapeau descend. Alors Seydou se signe, prend son sac, plonge à son tour.

En bas, c'est la folie ! Le fleuve roule des gros bouillons de bagages. Des garçons chantent, bras levés, bouteille à la main. Un enfant pleure. Un petit train remonte la foule. Un monsieur en pousse un autre, tout racorni dans son fauteuil. Au milieu du quai, une famille s'est arrêtée, fait barrage. Les gens contournent l'obstacle, râlent. Vous pouvez pas vous ranger un peu ? Seydou brûle d'impatience. Vite, plus vite ! Son sac est léger, il essaie de doubler, de prendre des raccourcis mais ça plaît pas, les gens s'agacent : On fait comme ça chez toi ? Alors il renonce et reprend sagement sa place, tout le long du quai interminable, jusqu'à la locomotive qui apparaît enfin, pointue comme un poisson d'argent, si belle ! Il aimerait bien s'arrêter, la toucher un peu mais impossible, le courant pousse, il passe un portillon de verre, traverse un hall grand comme un terrain de foot puis se retrouve dehors d'un coup, tout étourdi. Il fait froid. Des gens font la queue devant des voitures. Des types traînent en fumant. Au-dessus de lui, perchée sur sa tour, une montre énorme ouvre son œil rond et luminescent. Seydou n'a jamais vu de cadran comme ça, avec des aiguilles aussi grosses. Comment font-elles pour tourner ? Il est arrivé, Malika serait si fière ! Et ce brouillard blanc qui sort de la bouche, c'est si drôle... Il porte deux doigts à ses lèvres et recrache l'air lentement, comme un riche son cigare. C'est bon de fumer, même de faux. On oublie sa faim.

Il reste là longtemps, jubilant, heureux comme un prince en son royaume. Devant lui, Paris-araignée tisse sa toile immense.

Une grande envie de chanter le prend.

La faim le vide à méchantes torsions qui le laissent tout frissonnant. Son ventre gémit comme un gosse mal élevé. Depuis quand est-il planté là, à regarder ? Bouge, Seydou, tu vas attraper des fourmis ! À Milan, les garçons qu'il a rencontrés lui ont expliqué : Paris, c'est pas compliqué. Tu prends le métro sous la gare, ligne sept, tu vas presque au bout et tu sors.

Si tu veux trouver les autres, c'est là qu'ils sont.

Le problème, c'est qu'il ne sait pas où il est, le métro. Et même s'il savait, il se rappelle plus où sortir. C'était quoi déjà le nom ? Il l'a recopié sur un papier mais le papier a dû tomber, avec tout ce piétinement, en tout cas il n'est plus dans son blouson.

Mais s'il le voit écrit, c'est sûr, il se rappellera.

Dans la foule tout à l'heure, il a vu un grand trou aspirer les gens : là peut-être ? Il rebrousse chemin, retrouve le hall. Des oiseaux gris s'écartent à son passage, l'œil rond. Un panneau géant change ses lettres à toute allure. Une femme fait des annonces de trains pour plein d'endroits, sa voix est douce. Où se cache-t-elle ? Seydou la cherche des yeux mais il ne la trouve pas.

Le trou est là, sur sa droite. Des colonnes de gens-fourmis descendent et remontent l'escalator. Il pose ses pieds sur la première marche et s'enfonce aussitôt, comme sur une dune. Pas loin de son village, près du fleuve, il y a un grand trou. Avec beaucoup de bruit et de détonations. De près, les machines sont énormes mais de loin, du bord, elles sont si petites qu'on dirait des jouets. C'est là, dans le trou, que son père travaillait. Au début, il était aux rampes et après il est passé pelleteuse. Malika pensait que ça serait mieux, la pelleteuse, elle était contente. Mais en vrai, ça n'a rien changé. Le soir, il rentrait tout couvert de poussière, exactement comme avant. Rouge, la poussière. Qui collait tellement qu'elle partait pas. Il fallait la frotter au fleuve avec le sable, c'était le seul moyen.

Un jour qu'il pleuvait, son père l'a entouré avec ses bras, il l'a serré fort par derrière et il a murmuré : Fais pas comme moi, Seydou, ne travaille pas pour eux, jamais. Promets-moi. Ce jour-là, ses mots tremblaient comme le vent et il